L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 8 MAI 1883. 56me année

Dufour, Dennet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La., Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS MARDI, 8 MAI 1883

Balance, Bourdoitre et Serrurier. Voyez l'annonce d'usine de D. E. Murphy.

L'Exposition de 1884.—Le meeting de ce soir, à la Bourse aux Produits.

Ce soir même, il y a, à la Bourse des Produits, rue Poydras, un grand meeting convoqué par le colonel Richardson, président du comité chargé des préparatifs de la grande Exposition Universelle de Cotes, de 1884. A cette réunion ne sont pas convités seulement les membres du comité, ceux qui se sont mis à la tête du mouvement, qui ont reçu la mission de diriger l'entreprise, d'en assurer le succès, mais le public tout entier, notre monde financier, commercial et industriel.

La direction, avant de se lancer, à fond de train, dans la longue et difficile carrière qui s'ouvre devant elle, a besoin de recevoir, publiquement, l'approbation et les encouragements de la population, d'en obtenir une première promesse de concours empressé, d'appui effectif. Elle les possède d'avance, nous le savons, elle le sait. Ce n'est qu'une simple formalité à remplir, mais il faut que l'opinion publique s'exprime hautement et nettement; que ces cent ou cinquante hommes politiques, hommes d'affaires, négociants, capitalistes, industriels, qui entreprennent de mettre en mouvement une machine gigantesque dont les puissants engrenages vont s'emparer d'eux, leur prendre tous leurs instants pendant plus de 18 mois, et ne lâcher prise, que quand elle s'arrêtera elle-même; il faut que tous les hommes intelligents et dévoués qui s'engagent à soustraire tant de moments précieux à leurs affaires et à leurs loisirs, pour les consacrer à une entreprise publique—assemblent autour d'eux la grande majorité de la population appartenant à toutes les professions libérales, à toutes les branches de l'activité industrielle et commerciale, et s'entendent dire par tous: "Marchez, allez de l'avant, avec courage, avec confiance; nous vous accompagnons, nous vous soutenons de notre estime, de nos vœux, de nos conseils, de notre bourse, au besoin, de nos bras".

Et, en mot, c'est une œuvre commune, l'œuvre de tous, qui commence et qu'il s'agit de mener à bien. Il faut que tous y prennent part, directement ou indirectement, et concourent à son succès, chacun à sa façon et selon ses ressources intellectuelles, physiques ou pécuniaires. Tel est le sens, le but du meeting de ce soir.

Inutile de nous le dissimuler,—la réussite est à ce prix, et seulement à ce prix. La Nouvelle-Orléans joue, aujourd'hui, son va-tout; c'est tout son avenir qu'elle jette sur cette sorte de tapis vert de l'Exposition. Nous n'avons pas la prétention d'être les seuls capables de comprendre toute la grandeur de l'œuvre, toute l'immensité des conséquences qu'elle entraîne après elle, mais nous voudrions que tous, indistinctement, en fussent profondément pénétrés, et dès maintenant, prennent la résolution ferme, inébranlable, de ne rien épargner pour emporter, d'emblée, la victoire.

Il n'y a guère plus de quinze jours, un certain nombre de négociants se réunissaient à l'Hôtel St-Charles, sous la direction du colonel Richardson. Il s'agissait de prendre une bien grave résolution. Le Sud mettait tout son espoir dans le succès de la grande Exposition universelle de 1884. Par l'intermédiaire du comité exécutif de l'Association des Planteurs de Cotes, il s'était adressé à la Nouvelle-Orléans pour savoir si elle voulait en prendre la direction et la responsabilité. Nos négociants n'hésitaient pas un seul instant; ils sentaient vivement qu'un refus était pour notre ville une sorte d'abdication du titre de métropole qu'elle a si dignement porté jusqu'ici; ils acceptaient à l'unanimité, et séance tenante, ils envoyaient leur habile président, le colonel Richardson, l'âme de toute l'entreprise, communiquer leur résolution à l'Association des Planters, siégeant à Vicksburg. Le choix ne se fit pas longtemps attendre. Le colonel Richardson n'eut qu'à prononcer une courte mais chaleureuse allocution, pour enlever toute l'assemblée, et, vingt-quatre heures après, nous recevions une dépêche annonçant que la Nouvelle-Orléans qui devait être de droit le siège de l'Exposition de 1884, le devenait, de fait, par le choix unanime des représentants de la vaste région cotonnière.

Quel énorme changement opéré dans notre situation par une pareille décision! Tout le Sud producteur, tout le Sud industriel a les yeux fixés sur nous; dix-huit mois à peine le séparent du moment où il va pouvoir s'affirmer, solennellement, à la face du monde, et cela, à la Nouvelle-Orléans, et par la Nouvelle-Orléans. L'Exposition d'Atlanta n'était qu'un essai, un succès duquel bien peu de personnes croyaient, que le Nord et l'Est ont attendu avec une curiosité, un peu dédaigneuse d'abord, plus sérieuse ensuite, quand la réussite est venue, presqu'inquiète, vers la fin, quand il a fallu constater une victoire complète.

Il s'agit de bien autre chose, aujourd'hui. Le Sud a donné déjà un aperçu de ce qu'il pouvait faire; il s'agit pour lui, maintenant, de frapper le grand coup, et de tenir, à la Nouvelle-Orléans, tout ce qu'il a promis à Atlanta.

C'est pour cela qu'il a choisi son port le plus important, le seul, de tous ceux des Etats-Unis, qui puisse nourrir l'espoir de rivaliser un jour avec New York; c'est pour cela qu'il a choisi la métropole de la région cotonnière, la ville qui est assise sur le plus vaste fleuve du monde, qui commande la plus riche vallée des deux grands continents, où viennent se transborder l'énorme masse des produits de l'Ouest, où se fait le plus grand commerce maritime avec l'Amérique Centrale et les Antilles.

Ce que nous avons demandé, il était de notre devoir le plus impérieux de le demander. A présent que l'on nous a accordé ce qui nous appartenait de droit, c'est à nous de nous montrer à la hauteur de la tâche, d'étonner même ceux qui ont eu confiance en nous, par le fertilité de nos ressources, par l'ingénuité de nos combinaisons, par le caractère grandiose de nos plans. En nous confiant la direction de cette fête de l'industrie, on ne comptait pas seulement sur notre habileté disciplinatrice d'une Exposition régulière; on savait que nous commencerions aussi, dès avant tout, un grand remuer-vous de plaisir, pendant la saison d'hiver, que nous jouissons chez d'un ciel, d'un climat incomparables, et que nous saurons en profiter Notre-Dame par les splendeurs de nos fêtes publiques.

A ces divers points de vue, le Sud, le Nord, l'Est, l'Ouest, le Far West, seuls, indifféremment et ensemble, tous ont les regards fixés sur nous, tous attendent à de grandes et belles choses; il est de toute nécessité, pour conserver notre vieille réputation, pour asseoir notre situation nouvelle sur de solides bases, que nous contentions toutes ces curiosités, que nous satisfaisions toutes ces attentes, que nous dépassions toutes ces espérances.

On le voit, l'œuvre est grandiose, difficile, multiple, elle exige une infinité de ressources aussi rares que variées, elle mérite tous les encouragements, tous les appuis, tous les coups d'épaules. Ne les ménageons pas aux hommes qui se vouent à cette noble tâche, et allons, ce soir, leur porter l'assurance de nos sympathies, de notre appui, de nos dévouements, et mettre à leur disposition le concours de nos bourses, de notre intelligence.

Nous publierons, demain, la suite de nos nouvelles de la Louisiane.

La cour suprême des Etats-Unis a refusé, hier, une nouvelle audition de cause dans les procès de bons de la Louisiane et de la Virginie.

Les passants s'arrêtent devant une des vitrines de M. H. Damiens, coin Royale et Toulouse, où l'on voit l'exposition d'un certain nombre de lots destinés à la Tombola de l'Union Française.

Cette exposition, faite avec un goût exquis, donne de la tombola une idée avantageuse, bien qu'elle ne représente qu'une faible partie des objets déjà reçus. Nous y avons remarqué, entr'autres dons d'un grand prix, le vase de Sèvres envoyé par le gouvernement français.

Nous apprenons avec plaisir que les contributions continuent à être reçues en abondance. La belle est lancée; elle ira loin.

Nous avons, récemment, accusé réception de "l'American Angler" (le pêcheur américain) qu'accompagnait une revue illustrée, "The Trout of American Waters" ou la truite des eaux américaines.

Après avoir parcouru assez rapidement "The Trout of American Waters," nous l'avons recommandé aux amateurs de la pêche de cet excellent poisson. Une lecture plus attentive n'a fait que nous confirmer dans notre première opinion, et nous remercions encore l'éditeur, M. Wm. C. Harris (252 Broadway, New-York) de nous avoir envoyé son travail, qui est aussi attrayant qu'instructif et utile.

La cour suprême de l'Etat a décidé, hier, que les bons de la Nile-Orléans sont exemptés de la taxe.

"La République Française" du 21 avril publie la quatrième liste de la souscription nationale pour le monument de Gambetta; elle s'élève à 7,099 francs 15 centimes et porte le total général à 104,438 francs 50 centimes.

Le bureau de poste nous a transmis, hier, "Silk and the Silk Worm, a complete work of instruction on Silk Culture, by Nellie Lincoln Rossiter"—imprimerie Glover & Campbell, 123 8. Fourth Street, Philadelphie;

"The Biographer", illustratéd — 23 Park Row, New York;

"The Grand Army Magazine, devoted to the veterans of the Republic and their sons" — By the Grand Army Magazine Publishing Co., Denver, Colorado.

Les personnes revenant à la santé après des maladies qui amènent l'épuisement, telles que la malaria, les fièvres, etc, se trouveront très bien de l'emploi du "Brown's Iron Bitters", excellent tonique s'il en fût.

Voici un exemple des rapides progrès accomplis au Texas. Le premier habitant d'Abilène s'y est établi le 30 novembre 1880. Il n'y avait pas alors dix âmes vivantes à 10 milles à la ronde; le chemin de fer passait à 50 milles de là. La ville a maintenant de 3,000 à 3,500 habitants en moins de 6 mois, la valeur de la propriété y augmente de 100 pour cent. Si la population n'accroît comme actuellement, elle arrivera à 5,000 avant le premier janvier prochain. C'est le pays environnant, soit 150 milles au nord et 150 au sud, dont la richesse attire la population dans la nouvelle ville; c'est de là que l'émigration se dirige vers les régions où elle va s'établir. Un embranchement de chemin de fer y a été construit dès 1880; la première locomotive y est arrivée le 27 janvier 1881. Les 1,000 sacs fournant d'abord la ville n'avaient été payés que 2,400 dollars; 119 lots, de 45 acres l'un dans l'autre, viennent d'être achetés $28,000. Les recettes mensuelles du chemin de fer, rien qu'en tickets et en fret, se sont élevées au chiffre de $40,000.

Le maître de poste reçoit, actuellement, un salaire de $1,600. Avant le 1er juillet, ce sera un bureau de second ordre, et le salaire sera de $2,000.

L'an dernier, on a expédié d'Abilène, 2,000,000 de livres de laine; cette année, il en sera expédié 400,000. Dans cinq ans, Abilène comptera 10,000 habitants.

Il est arrivé, à Louisville, en un mois, venant de Pittsburg et se dirigeant vers le Sud, plus de charbon qu'on n'en a jamais vu, dans cet espace de temps. 80 remorqueurs sont arrivés de Pittsburg; quelques uns d'entr'eux ont fait jusqu'à trois voyages, aller et retour, en 30 jours; 3 seulement ont amené 420 bateaux, 223 barges de charbon et 5 barges de coke. Deux remorqueurs se sont dirigés vers le Sud, tirant 295 bateaux, 124 barges de charbon et trois de coke. Le charbon afflue, plus que jamais, dans le port de Louisville.

Les concerts consacrés aux chants de guerre, donnés par la Grande-Armée de la République, à Boston, ont attiré plus de 10,000 spectateurs.

Le Diritto du 18 dit à propos des déclarations de M. Tisza: "Il ne faut pas oublier de constater que la Hongrie tend de plus en plus à suivre une politique extérieure personnelle, contraire aux vues autrichiennes, quand celles-ci ne concordent pas avec les intérêts nationaux hongrois. Parmi les principes fondamentaux de la politique hongroise, il y a celui d'un accord permanent avec la France, capitulable un reste, pour contrebalancer la prépondérance de l'influence allemande dans les choses de la monarchie à laquelle la Hongrie est liée constitutionnellement."

L'office de statistique vient de communiquer au Reichstag un rapport sur l'émigration allemande dans les pays transatlantiques. Il résulte de ce document qu'en 1882 le nombre des émigrants s'est élevé à 168,034 personnes, dont 95,445 du sexe masculin et 73,589 du sexe féminin. Presque tous ces émigrants se sont rendus aux Etats Unis de l'Amérique du Nord, et seulement un petit nombre d'entre eux se sont établis dans d'autres pays de l'Amérique. En outre, Anvers a expédié 24,653 émigrants allemands.

Un livre nouveau d'Alphonse Karr est toujours une bonne fortune pour le public et pour les lettrés. Signalons donc aux nombreux admirateurs et amis du solitaire de St-Raphaël le volume qu'il vient de faire paraître chez Calmann Lévy et qui a pour titre: Au Soleil! Que de fleurs, et de verve, et de bon sens! Mais le nom seul de l'auteur ne dispense-t-il pas de tous les éloges?

Madrid, 19 avril.

Les viticulteurs et les propriétaires de Haro de la Catalogne demandent que l'Espagne rapporte tout traité de commerce avec l'Allemagne, et cette puissance ne consent pas à abaisser les droits d'entrée sur les vins et le liège.

Le *Libéral* annonce que les Etats-Unis se disposent à faire en Espagne une bonne campagne négrière aux dépens allemands.

Horsford's Acid Phosphate

Employé après des repas est délicieux. Tous les pharmaciens l'ont. C'est un breuvage rafraîchissant. Prenez un verre sportif.

CONCORD, PA.—Le Rév. J. D. Zehring dit: "J'avais le côté droit paralysé. L'usage de "Brown's Iron Bitters" m'a fait retrouver l'usage de mes membres."

LOUISIANE.

L'Etoile d'Ibérie, du 5 mai:

Le temps est sec, la récolte en souffre quelque peu; cependant, bien que la terre, dans beaucoup d'endroits, ne soit pas aussi pulvérisée qu'il serait désirable, les chances et le maïs se montrent pleins de vigueur, le coton [notre cauchemar] à peine sorti de terre est vivace et s'il survenait une pluie modérée d'ici à peu de jours, le changement dans l'apparence des champs et des récoltes serait surprenant. En somme, la perspectives de la récolte est très satisfaisante et ce qui ne nous plaît le plus, est que la proportion plantée en maïs, dans les plantes fourragères ou nutritives est au moins le double de celle de l'année dernière. Le progrès, jusqu'ici, a été à pas de tortue, mais nous croyons être bon prophète en disant qu'avant peu, il se manifestera, de façon à surprendre ceux qui jusqu'ici ont douté de sa puissance.

P. S.—Au moment de mettre sous presse (vendredi après-midi), il tombe une forte pluie, accompagnée d'un vent très violent.

—Après une maladie prolongée et qui ne pardonne guère—la consomption—le Dr J. G. Merlayer a quitté ce monde mardi dernier, le courant, à 10 heures 50 minutes de la matinée; il était âgé de 46 ans et 10 mois. Ses funérailles ont eu lieu le jour suivant à deux heures de l'après-midi, et après un service des plus imposants, auquel assistaient la Société de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle, de la Nile-Ibérie, dont il était membre, ainsi qu'une foule considérable de parents et d'amis anxieux de rendre hommage à sa mémoire, ses derniers restes ont été confiés à la mère commune—la terre—où ils dormiront en paix jusqu'à la résurrection universelle; obéissant alors à la trompette de l'ange, l'âme, animant le corps, viendra se soumettre au jugement de la justice suprême, qui lui accordera sans doute la récompense que pendant sa vie il a été si bien méritée.

M. Gaston J. Mestayer fut un citoyen utile; en lui notre communauté perd un ami constant du progrès et un des plus dignes représentants de la population Créole, pour laquelle les mots de France, d'honneur et de patrie, ont tant d'échos dans le cœur. Médecin de talent, ami des pauvres, toujours prêt à se dévouer à ce qu'il considérait être son devoir, il laisse une mémoire vénérée de tous, et surtout de ceux auxquels une douce familiarité l'avait encore rendu plus cher. A sa famille, qui tient par nul second le premier rang, nous offrons ce qu'elle nous pouvons seulement offrir, nos regrets et nos condoléances pour la perte cruelle qu'elle éprouve et qu'a subie la communauté entière.

—Jeudi dernier un certain nombre d'habitants de Cotesa étaient dans notre ville dans le but de représenter à notre sénateur, M. R. S. Perry, l'absolue nécessité d'ouvrir, par un décret législatif, des chemins permanents, par conséquent faciles à entretenir et offrant aussi une issue à l'écoulement des eaux par les fossés qui les bordaient. Cette question vitale pour nos campagnes, et non législative, au lieu de "semer à la montarde," feront bien de la régler une bonne fois, ainsi que celle du droit d'égout. Nous reviendrons sur ce sujet, dont on pourra peut-être rire dans les villes, mais qui pour nos habitants assume actuellement une position telle, qu'elle est tout simplement celle "d'être ou de non être."

La Sentinelle de Thibodaux, du 5 mai:

La fraîcheur des matinées a retardé la végétation. Malgré tout, la récolte de cannes a une belle apparence, le maïs qui a été semé de bonne heure commence à bien lever, et les pommes de terre qu'on commence à fouiller sont d'une belle grosseur et assez abondantes.

—Il existe ici un nombre d'ouvriers maçons, charpentiers, mécaniciens, etc., et malgré tout, d'après les apparences des travaux qu'il y a exécuter, soit dans la ville soit dans la campagne, il faudra avoir recours aux ouvriers du dehors. Des planteurs vont faire réparer leurs sucreries, les autres vont en faire construire de nouvelles, annoncé-on, et apparaît les plus perfectionnés. Les habitants de Thibodaux, suivant la voie du progrès, parlent de faire transformer leurs résidences sur des plans entièrement nouveaux pour cette contrée, agréables à la vue et renfermant tout le confort désirable. Depuis une année il est fait beaucoup d'améliorations dans notre ville qui pesée à juste titre pour être une des villes de campagne les mieux administrées, les plus propres, ayant le plus de banquettes, un département de feu admirablement organisé, de grande puits à incendie dans les principales rues et une saison de eau qui figurerait admirablement parmi les édifices d'une grande ville.

—MM. Ducos Frères, résidant au Cutoff, nous ont envoyé, par M. Félicien Céleustin, un véritable phénomène végétal. Ce phénomène consiste en un groupe de 4 beaux oignons, mesurant à peu près trois pouces de diamètre. Celui du milieu, surperposé sur les deux autres, est plus gros et a que forme plus allongée.

L'Observateur de St-Martinville, du 5 mai:

A propos de la manufacture de coton de St-Martinville:

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire

Rien ne fait plus vrai, rien ne l'est plus encore aujourd'hui; à peine parles-vous de votre intention de créer quelque chose, et cette entreprise n'est pas en activité dans les vingt-quatre heures, de mois les jaloux, les ennemis, les envieux (qui n'en a pas!) de vous le fait, même l'intention, et de prendre le tout pour un ballon! Et que diable! parce que le journal officiel anglais, espagnol ou autre annoncera un beau matin que sa majesté le prince Jonas l'espoir d'un héritier présomptif à la couronne, cela ne veut pas dire qu'il faut acheter bien vite les dragées du baptême. Laissez donc nos amis respirer, reprendre haleine, mûrir sûrement le projet, construire solidement les fondations de l'édifice.

Qu'il vous suffise de savoir que tout marche *sûrement et prudemment*; que dans quelques jours, le public sera mis au courant des conditions de l'entreprise et appelé officiellement à concourir à son succès.

Les directeurs se sont abouchés avec des ingénieurs et des fabricants du Nord, afin de s'entourer des renseignements et des documents les plus circonstanciés; nous pourrions ajouter en commettant une indiscrétion que ces messieurs ont reçu d'un capitaliste américain des encouragements et peut-être une participation.

Permettez-moi, chers lecteurs, de vous répéter que les habitants de ces pays devraient être les premiers à s'intéresser à la prospérité de Mexico, à compléter en leur faveur! Leur idée n'est elle pas pratique? N'a-t-elle pas donc d'autres contrées amené la prospérité, l'aisance, la richesse, là où régnaient l'oisiveté, la misère. Devraient-ils être obligés de crier à leur frère, à leur ami, le roi quoque de César! Ne devraient-ils pas, au contraire, arrêter trop d'enthousiasme et jeter un peu d'eau sur le feu du patriotisme?

Espérons que ces légères réflexions calmeront les murmures et feront prendre un peu de patience aux exalté.

N'oublies pas qu'une manufacture de coton à St-Martinville, c'est le réveil du pays, c'est en transformation, en résurrection.

Ne craignons pas d'ajouter que notre inconstance en devenir hostile, c'est tirer sur ses propres soldats avant d'entamer la bataille.

La réussite du projet de MM. Roussean et Lecoqs sera d'éclaire plus brillante qu'un zéroni en plus d'obtenir à surmonter.

—Cette semaine, le gouverneur Alexandre Mouton a visité notre village. Pendant son séjour parmi nous, il a été l'hôte de M. Félix Voorhies.

La santé du vieux gouverneur est excellente, et l'âge a respecté chez lui cette intelligence qui en a fait un des hommes marquants de la Louisiane. Nous avons été heureux de rencontrer ce vieillard dont s'honore la Louisiane, dont la vie politique a été sans tâche, et qui a donné l'exemple d'une vie pure et utile à ses contemporains.

Il y a soixante ans de cela, le vieux gouverneur occupait une des chambres de la maison qu'habite en ce moment Mme Livingston dans notre village. Il n'était alors qu'un modeste étudiant en droit. Ses réminiscences de cette époque sont des plus intéressantes, et il raconte, avec un tact merveilleux et agréablement, des anecdotes où les personnages de cette localité, disparus depuis longtemps, jouaient un rôle important.

Depuis près de quarante ans, le vieux gouverneur n'avait pas visité notre village, et il a constaté avec plaisir que St-Martinville suit l'élan du progrès, et que l'avenir lui réserve de brillants résultats.

—Les récoltes, dans notre paroisse, poussent admirablement, quoique le manque de pluie se fasse sentir. Cependant, on nous assure que les récoltes à l'est du Teche sont plus belles que celles du côté ouest. En prenant le tout ensemble, il n'y a pas raison de se plaindre.

—L'association de couleur des France-Amis, de notre village, association de bienfaisance, célèbre demain, le cinquième anniversaire de sa fondation. Depuis son organisation, cette société a accompli beaucoup d'actes de charité, et a fait en même temps énormément de bien. Espérons qu'elle se perpétuera parmi nous.

—Nous croyons pouvoir dire, sans crainte d'être contredit, que la saison morte est arrivée, car nos marchands se croisent maintenant les mains.

—Notre village prospère d'une manière satisfaisante, depuis quelques temps. Un mouvement inaccoutumé règne dans son rues. Plusieurs maisons sont en voie de construction, et principalement dans les environs de la gare du chemin de fer. L'on n'entend, de tous côtés, que coups de marteaux; aussi on peut guère trouver de charpentiers ou de maçons qui soient inoccupés.

Il s'est opéré une grande métamorphose dans notre village, depuis la construction de notre voie ferrée. Nous étions, auparavant, complètement à l'écart du monde commercial, sans aucune communication directe avec la grande métropole du Sud; l'expédition de nos produits agricoles ne s'effectuait que d'une manière laborieuse et langoureuse; en un mot, nous avions à surmonter une infinité de difficultés—mais dès que notre embranchement de chemin de fer a été terminé, tous ces obstacles ont disparu.

Il serait urgent, que nous prissions, dès maintenant, le détermination de déployer tout notre énergie, afin de faire reconnaître notre commerce, et d'attirer les étrangers parmi nous.

Le Journal d'Ibrie, du 5 mai:

De tous côtés, nous entendons nos bons et braves habitants nous donner de bonnes nouvelles de leurs récoltes. Jamais, paraît-il, nos terres ont mieux payé le travail du planteur; toutes les plantes sont avancées, en pleine vigueur et d'une pousse rapide. Maintenant, avec l'orage d'hier, nos habitants pourront compter sur leurs récoltes, qui attendaient une petite rosée.

—Les travaux, dans les rues, continuent, et les réparations des banquettes se poursuivent activement.

OWENTON, KY.—Le Rév. J. N. Beck dit: "J'ai fait usage du "Brown's Iron Bitters", et les considère comme un des meilleurs toniques qui existent."

La crise ouvrière en France.

Assurément, dit *Le Courrier du Soir*, de Paris, la crise actuelle tient beaucoup à cet antagonisme croissant de deux efforts contradictoires: augmentation constante des salaires; abaissement progressif des prix de vente.

Mais ce serait le pire des aveuglements que de croire que la crise ne procède pas d'autres causes plus élevées et plus générales.

M. Waldeck-Rousseau n'a pas assez soulevé la question en philosophe et en socialiste. Il a déclaré que nous sommes que fournit l'histoire de notre société française.

A nos yeux la crise ouvrière ouverte depuis longtemps déjà et qui va s'accentuant est de toute portée semblable à la crise agraire restée latente dans notre pays, durant plusieurs siècles, avec explosions intermittentes et qui a fait le fonds même de notre grande Révolution.

Tant que le paysan qui était l'unique agent de la production agricole n'a pas pu en faire de la propriété foncière, il a cherché à la conquérir; et ce n'est que le jour où les puissantes réformes de la Révolution Française, les fois sur l'héritage et toute l'organisation de la propriété établie par le code civil a permis aux paysans de posséder à son tour la terre, de la faire fructifier directement à son bénéfice; — c'est ce jour-là, seulement, que la crise agraire qui menace encore l'Irlande, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne et presque toutes les nations privilégiées a été résolue chez nous d'une façon définitive.

Et nul ne peut contester qu'aujourd'hui, grâce à l'extrême division de la propriété foncière, en dépit de la décadence de l'agriculture, le travailleur des campagnes est presque partout propriétaire de la mètre; que ce sujet est infiniment préférable à celui de l'ouvrier, et qu'en même temps le sol est mieux que jamais cultivé sinon productif.

Enfin, au point de vue de la paix sociale, il est incontestable qu'il n'y a plus de révolution à redouter de la part des populations des campagnes: qu'elles constituent un bon sens du mot, l'élément conservateur de la démocratie: et cela parce qu'elles ont reçu la plus grande part de satisfaction qu'elles étaient en droit d'exiger de la société.

Eh bien, tant qu'à son tour l'ouvrier n'aura point été admis à participer à la propriété industrielle, à en bénéficier directement; tant qu'il sera comme le nomade du travail sans intérêt personnel et direct qui l'attache à son établ, qui lui fasse aimer comme étant pour une partie en chose et son bien, les murs, les bâtiments et le sol de l'usine; la machine, cette terrible concurrente; le capital, cet auxiliaire qui fait payer si cher son concours; — tant que cette participation ne sera point réglée, l'ouvrier reste fatalement condamné à la misère, la société demeurera en danger, et rien ne la préservera de ses revendications.

Voilà, croyons-nous, les termes vrais de la question ouvrière. Nous ne nions pas qu'elle soit moins aisée à résoudre que la question agraire; que la propriété industrielle et commerciale soit d'une division fort délicate et fort difficile. Nous ne nions pas que les conditions respectives des patrons et des ouvriers ne soient point absolument semblables à la condition des grandes propriétaires fonciers vis-à-vis du paysan avant la Révolution.

Mais ces légères dissemblances et les difficultés plus grandes n'enlèvent point la similitude des situations et à la nécessité d'une solution à peu près identique.

Evidemment, ce n'est point seulement l'Etat qui peut organiser et assurer à lui dont cette solution. Son rôle en cette affaire doit se borner à découvrir et à faire prévaloir des formules légales qui dirigent et encouragent vers ce but les initiatives privées.

L'étude des voies et moyens pour atteindre ce grand résultat incombe également à tout citoyen, et de devoir rend chaque jour plus criminel l'égoïsme et le personnalisme étroit où les individus semblent aujourd'hui se complaire.

Nous voici amenés aujourd'hui à reconnaître et à proclamer officiellement que l'augmentation des salaires nécessairement n'est rien un remède faite aggrave le mal. C'est déjà un pas fait vers le progrès, puisqu'on abandonne une fausse route.

L'essai que l'on a tenté d'une million-d'organisation des associations ouvrières, bien que nous n'ayons point une confiance exclusive dans ce moyen, assurément, il faut l'essayer, la marche en avant.

Mais qu'on ne perde pas de vue que la vraie solution à poursuivre c'est la participation de l'ouvrier dans la mesure la plus large et la plus générale du mot. Participation à la propriété comme aux bénéfices, au capital comme aux revenus.

Si l'on ne s'occupe pas au plus vite et sans relâche de l'amener progressivement à cette participation complète, ce qui peut se faire en respectant tous les intérêts, un jour, notre imprévoyance nous vaudra quelque secousse plus terrible encore que celle du siècle dernier et peut-être moins sûrement salutaire.

La participation complète violemment en jour-là, sans nous PARTAGER; et il n'est point assuré que cette conquête même définitive soit alors de nature à nous garantir pour longtemps la paix sociale.

CONCERT.—Les concerts ont été nombreux, très nombreux ces derniers temps, et il était à craindre que Mme d'Aquin de souffrit quelque peu de cette pléthore, à en matinée de dimanche. Ajoutez que nous sommes entrés dans la période des chaleurs; qu'à cette même date de dimanche avait lieu la double ouverture de Concordia du West End et du Fort Esperanza, et vous conviendrez que la bénéficiaire courait de sérieux dangers. Elle a échappé à tous.

Le Grunewald Hall était fort abondamment, fort élégamment garni; la recette a certainement répondu aux espérances de ceux qui en attendaient le plus.

Quant au succès artistique, il a été flatteur pour tous. Le programme très long a été scrupuleusement exécuté—chose rare—sauf deux ou trois exceptions, et à chacun des interprètes—chanteuses, chanteurs et instrumentistes—l'assistance a fait un légitime part.

On était d'ailleurs en excellente humeur sur toute les pointe de la vaste salle; et à voir les rosées de fleurs qui se succédaient au devant de l'estrade, on pouvait croire que les jardins de la ville avaient été vidés là, et cela sous les formes les plus gracieuses: bouquets, bottes, guirlandes, lyres, couronnes, etc, etc. Les bouquetières de la rue du Canal ont certainement fait fructueuse journée.

Charmantes les fleurs, et ce n'est certainement pas nous qui les attaquerons, nous qui les adorons. Mais enfin Calchas a fait des élèves, beaucoup répètent parfois avec lui devant des représentations dont ces concerts connaît mal au point de vue de la recette et heureusement offrandes florales: Trop de fleurs, trop de fleurs!

Pareille plainte n'a pas eu de raison d'être dimanche matin.

En effet les jeunes maîtres de cérémonies qui étaient chargés d'être les intermédiaires entre le public et la bénéficiaire, n'étaient pas frêlés de fleurs seulement, mais aussi de témoignages plus substantiels, plus durables de la sympathie de la salle. Ils ont remis à Mme D'Aquin plusieurs bottes et étuis dont nous ne connaissons pas le contenu, mais qui certainement renfermaient de fort appréciables souvenirs.

La bénéficiaire le méritait et par son passé d'abord, et encore pour la façon dont elle a chanté ce jour là les cors fouillés de *Galathée*, surtout. Elle y a eu de très jolies intentions dont l'effet dû bien marqué s'accentuerait encore davantage si elle n'y livrait plus complètement, plus réservé.

Nous avons dit que l'a-ditoire avait fait en légitime part à chacun des interprètes dont nous voudrions bien parler avec détails, mais la longueur du programme et l'espace dont nous disposons ne nous le permettent pas.

Contentons-nous d'écrire que ce concert—sous tous les rapports—a été l'un des mieux réussis de la saison, et que nous ne voudrons qu'incomplètement justice aux adoptants en nous bornant à citer leurs noms que voici:

Mmes G. D'Aquin, H. Bayon, Mlles E. Parra, L. Ronzon, M. Mayl, E. Frémaux, M. M. G. D'Aquin, Joubert, Reine, H. Bayon, C. Zegler, E. Cressé et Brommer.

CONCERTS AU LAC.—Tous les soirs concerts en plein air aux Pavillons du West End et du Fort Espagnol. L'orchestre de celui-ci est dirigé par le professeur William Borchegg; l'autre a pour chef le professeur G. D'Aquin. Tous deux composés des meilleurs artistes et exécutant un répertoire varié, bien choisi.

Les concerts commencent à six heures, prennent fin vers neuf, et se prolongent jusqu'à 11 heures.

FARANTA'S SPECIALITIES.—M. Faranta n'est pas de ceux qui s'enorgueillissent au premier effort. C'est un homme de progrès et de persévérance. Il avait un personnel avec lequel il réalisait déjà une très jolie moyenne de recettes, et il aurait pu continuer ainsi sans encourir des dépenses nouvelles. Mais il a du courage à la poche, comme on dit communément; et il sait que cet être multiple, qu'on nomme le public, est encore infiniment plus sensitive, plus enthousiaste que la femme, et le but de bien des longueurs dans la course aux caprices. Le public se lasse vite, il faut de fréquents changements de menu à son estomac insatiable.

Donc M. Faranta a encore enrichi son personnel, et il offre, entr'autres sujets nouveaux, Frank Le Roy, un appareil photographique vivant, qui impressionnant des vues d'une étonnante fidélité, représente toutes sortes de types, femmes et hommes; Mlle Cecilia Rexford, une chanteuse, l'acteur J. Keating et l'artiste Mlle Eva Ross, et enfin Clifton qui exécute sur trois barres horizontales des scènes d'une force rare.

La célébration du centenaire de la découverte des aérostats paraît être fixée au 5 juin 1883. Cette date, en effet, correspond à la première ascension publique des montgolfières, laquelle, il y a un siècle, a Annonay. L'emplacement choisi pour cette solennité paraît devoir être les jardins de la Meotte, à Passy, Paris.

Un seul vapeur, le "Braunschwig", de Brême, a débarqué, le 3 mai, à Saint-Marc 1,119 émigrants.

FORCE ET FORCE.

Shakespeare a dit: "Il est mieux de supporter les afflictions qui nous accablent que de courir à des maux dont la nature ne sage est une inconnue." Mais, lorsque un homme est horriblement torturé par les rhumatismes, la névralgie ou la goutte, il ne songe guère à courir à d'autres maux. Mais ce n'est pas encore payées. Il peut dès lors, en respectant tous les intérêts, en jour, notre imprévoyance nous vaudra quelque secousse plus terrible encore que celle du siècle dernier et peut-être moins sûrement salutaire.

La participation complète violemment en jour-là, sans nous PARTAGER; et il n'est point assuré que cette conquête même définitive soit alors de nature à nous garantir pour longtemps la paix sociale.

On lit dans le *Figaro*:

La suppression des armoires des hôpitaux paraît certaine.

Le budget de l'Assistance publique vient d'être approuvé par le ministre de l'intérieur sans que le crédit affecté au culte ait été rétabli.

M. Charles Quentin, directeur de l'administration générale de l'Assistance publique, avait, il y a environ un mois, écrit à Mgr le cardinal Guibert pour l'avertir de l'éventualité possible de cette suppression, le priant de lui envoyer un délégué de son administration pour préparer avec lui une nouvelle organisation du service religieux dans les hôpitaux. Mgr le cardinal s'est contenté d'accuser réception de sa lettre à M. Ch. Quentin; en revanche, il adressait au président de la République un mémoire contre cette suppression, rappelant à M. Grévy ses promesses de fin décembre. Mardi dernier, M. Ch. Quentin, directeur, et M. Bailly, inspecteur de l'administration générale de l'Assistance publique se sont présentés chez l'archevêque de Paris: nul doute qu'ils venaient lui annoncer qu'à partir du 1er mai les armoires des hôpitaux seraient d'être fonctionnaires de l'Assistance publique et que les chapelles étaient désaffectées.

Nous apprenons de bonne source que les armoires des prisons sont supprimée par voie d'extinction. Au fur et à mesure qu'ils démissionneraient ou décéderaient, ils ne seront pas remplacés.

Enfin, à partir du 1er janvier 1884, les seul aumôniers des dernières prières seront supprimés.

L'éminent Dr J. J. Caldwell, de Baltimore, Md., dit: "J'ai beaucoup employé Celery-Kola. Liquéfié pour "Celery-Kola" dans les cas de débilité, de fièvre et d'affections nerveuses, et j'ai pu constater que c'était un des *toniques nourrissants les plus sûrs et les plus efficaces qu'on puisse trouver dans les pharmacies.* (*N'en prenez pas d'autre chez les pharmaciens.*)

Décédé hier matin, à 7 heures et demie, à l'âge de 42 ans et 6 mois, LOUIS ALBERT GIRARD, natif de cette ville. Ses amis et connaissances, ainsi que ceux des familles Girard et Maxent, sont priés d'assister aux funérailles qui auront lieu aujourd'hui, mardi, à 9 heures et demie du matin. Le corps est exposé au No 365 rue Ursulines, entre Dauphine et Mire.

De la part de la famille.

MESSE FUNÈBRE.

Demain matin, à 9 heures, sera célébrée MERCREDI, le 9 mai 1883, à l'église St-Maurice, près les Casernes, à 8 heures du matin, pour le repos de l'âme de JEAN LAPASSATET. Les amis et connaissances de la famille sont respectueusement invités à y assister.

8 mai—2t

B. TREMOULET,

Rue Bienville, No 7, vis à vis la Poste, Vient de recevoir des meilleurs crus, vieux Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq, etc.

Portos de Rambouza & Co, Offley, Crump & Ferreira.

Champagnes de toutes marques en magasin.

Vieux Whiskies, Cognac